CH 29/04/2015

AIMER LA FRANCE, MODE D'EMPLOI

Notre époque est pleurnicharde, inquiète, trouillarde, aigrie et méchante. Les problèmes et les questionnements du moment entraînent presque toujours l'observateur vers ces sentiments déplaisants. Parlez d'Europe et l'on vous opposera des mines grimaçantes. Parlez de l'économie, du chômage, de l'industrie, des charges patronales, de l'investissement : c'est encore pire. L'Éducation nationale ? Tout fout le camp, la lecture, le latin et même l'allemand. La culture ? Il n'y a plus un rond, on ferme des festivals. Et la France ? Décadence, suicide, déclin, ruine, abaissement, ces quelques mots suffisent aux commentateurs pour en faire le portrait. C'est presque un genre, une école, que de parler de la France comme d'un désastre permanent. Qui aujourd'hui ose la regarder avec bienveillance sans passer pour un naïf ou un fou ?

Bernard Maris, qui écrivait à cette même place il y a encore quelques semaines, a tenté l'aventure avant d'être emporté par le cauchemar qui s'abattit sur *Charlie* au début de l'année. *Et si on aimait la France* (Grasset) est le point de départ optimiste de son livre ultime. Car Bernard Maris n'était ni un aigri ni un nostalgique, comme souvent ceux qui aujourd'hui gribouillent sur « la France » à tort et à travers. Dans son livre, notre Bernard s'interroge sans gêne et sans complexe sur son rapport à la France. Ce qu'il lui trouve de génial, d'admirable, de déplorable, de regrettable, en évitant les deux écueils où tombent souvent les bavards qui veulent à tout prix écrire sur « la France » : la nostalgie passéiste, pétainiste, ou la haine antifrançaise surjouée. Avec Bernard, on est à des années-lumière de l'aigreur d'un Zemmour, aux antipodes des gémissements déclinistes d'un Baverez. « *On n'a jamais glorifié mon pays dans ma famille, jamais abusé de rhétorique grandiloquente, on ne se levait pas pour* La Marseillaise *comme chez mes cousins, on n'a jamais dénigré les autres nations* », avoue Bernard. « *La droite parle de la France comme d'une douleur, d'un mal de dos. Elle a une vision rhumatismale de la France* », poursuit-il.

Parler de la France ne devrait pas être un enjeu politique

On nous a longtemps fait croire que, pour aimer la France, il fallait être de droite, et que, par conséquent, quand on était de gauche, on n'avait pas d'autre choix que de la détester. Il faut dire que c'est tentant, car les épisodes honteux de l'histoire de France ne manquent pas. C'est presque trop facile. Alors, parler de la France, dire qu'on l'aime, n'est pas un crime quand on se dit de gauche, mais c'est plus difficile, car cela oblige à la justesse et à l'honnêteté. Bernard y parvient, car il n'en fait pas des tonnes, parce qu'il parle au lecteur comme à un citoyen, pas comme à un électeur avant le premier tour des élections.

Parler de la France est aussi difficile que de parler d'une œuvre d'art. Il est toujours plus tentant de dénigrer que d'avouer pourquoi on aime une œuvre, car en le faisant on a l'impression de dévoiler son intimité. On préfère jouer les insensibles, les durs à cuire en critiquant impitoyablement, plutôt que d'avouer ses faiblesses en exposant ses émotions. Parler de la France ne devrait pas être un enjeu politique, mais uniquement artistique.

La gauche, avec son idéal internationaliste, a longtemps préféré refouler la sensibilité que la France lui inspirait, de peur de passer pour traître à sa cause. De peur aussi de sombrer vers le nationalisme, le chauvinisme haineux, xénophobe, des exaltés franchouillards. À juste titre. Mais avouer qu'on aime son pays n'est pas une faute politique, car en réalité ça n'a rien à voir avec la politique. Le moment de la vie où l'on découvre peu à peu cet espace géographique et artistique qu'est son pays, c'est l'enfance. On rencontre son pays à travers son enfance. Toutes les émotions fondatrices de notre vie sont indissociables du lieu qui les a produites : son pays. Qui a aimé son enfance aura du mal à ne pas aimer le pays qui l'a fait grandir. C'est valable pour tous les gosses de la Terre : les petits Américains, les petits Italiens, les petits Ivoiriens, les petits Yéménites, tous aiment le pays de leur enfance et leur enfance dans ce pays. Qu'est-ce que la politique viendrait faire là-dedans ? Rien. Ceux qui tentent d'exploiter politiquement ce sentiment respectable sont les démagogues et les manipulateurs.

C'est là que tout dérape et que les idéologies extrémistes entrent en jeu : elles ont toujours essayé de donner à ces émotions une signification politique fabriquée de toutes pièces pour justifier la haine contre ceux qui ne sont pas nés ou n'ont pas grandi dans ce même pays. On connaît la suite : xénophobie, racisme, antisémitisme. Les théories racistes sont toujours fondées sur une vision politique des origines. « *Êtes-vous plus français que lui ?* » interpellait un immense portrait de Pétain regardant dans les yeux le passant dans la rue. Comme si l'on pouvait classer les individus par ordre décroissant en fonction de leurs émotions patriotiques. Il n'y a que les idéologies totalitaires pour inventer des saloperies pareilles.

Pourquoi aimer la France ? Chacun a sa réponse, intime et secrète. Bernard, notre cher Bernard, nous livre la sienne. Un pays qui a engendré un type aussi formidable que Bernard Maris ne peut pas être totalement mauvais. ■